

et remédier. Ils dépensent des sommes relativement énormes pour rapatrier nos Canadiens émigrés, et attirer chez nous le flot de l'immigration étrangère. Cependant le mal ne va qu'en augmentant.

Pourquoi le Canadien délaisse-t-il sa patrie ? pourquoi va-t-il donner à l'étranger ses forces et son énergie ? L'amour des voyages peut y être pour quelque chose ; mais avouons qu'une nécessité impérieuse en est la principale cause. Le Canadien aime son sol natal, et c'est le cœur navré de douleurs et les yeux baignés de larmes qu'il dit adieu à sa patrie. L'amour paternel, le désir de satisfaire aux besoins pressants de sa famille l'emportent sur son patriotisme.

Se procurer les choses nécessaires à la vie, se créer un certain bien-être, voilà donc le grand mobile qui pousse à l'émigration. Donnons de l'occupation aux bras inactifs, un aliment à l'énergie de notre population, et elle n'émigrera plus.

Pour cela deux grands moyens se présentent à l'économie, améliorer l'agriculture et créer l'industrie nationale.

Les améliorations agricoles sont intimement liées à la création des industries. Les unes ne vont pas sans l'autre. En Europe, ces deux moyens sont connus et pratiqués depuis longtemps. Aussi que de richesses amoncées dans cette partie du monde. La terre nourrit vingt fois plus d'individus qu'ici à surface égale, et l'émigration y est comparativement plus faible qu'en ce pays.

De toutes les industries, les plus intimement unies à l'agriculture sont celles qui lui demandent leurs matières premières et lui restituent une certaine quantité de résidus. La fabrication du sucre de betteraves, les distilleries de grains et de racines, et les fuceries, se classent dans cette catégorie.

Nous avons déjà démontré dans un écrit précédent que les améliorations de l'agriculture ne sont possibles qu'avec de l'engrais. Or, pour avoir de l'engrais il faut du bétail et beaucoup de bétail. Ce bétail nous l'abondamment donnera des produits considérables, en lait, en viande et en laine. C'est une chose digne de remarque que dans les pays où existent les industries que nous venons de nommer, l'élevage et l'éducation des animaux se font sur une immense échelle. Le bétail y est amélioré, reçoit une nourriture abondante et produit avec une égale abondance.

Le cultivateur donne à l'industrie des betteraves pour la fabrication du sucre, ses patates et ses grains, pour les brasseries, les distilleries et les fuceries. L'industrie en retour devient un débouché sûr et constant, lui paie ses produits un prix suffisant et lui donne encore les pulpes, la drèche, substa très-favorable à l'alimentation du bétail.

Les pulpes favorisent la production du lait et la drèche convient surtout aux animaux à l'engrais ; toutes constituent la nourriture la plus économique que puisse recevoir le bétail.

Dans ces conditions la richesse agricole et manufacturière s'accroît rapidement. Les bras, trouvant dans l'industrie et la culture une occupation soutenue, ne vont pas s'offrir au spéculateur étranger et gardent leur capital de force et d'énergie pour les besoins de la patrie.

Parmi les industries, celle de la fabrication du sucre de betteraves est une des plus importantes.

Ce fut une nécessité politique qui engagea Napoléon I à encourager la création des sucreries de betteraves. Le blocus continental mettait le désarroi dans le commerce des sucres. Napoléon voulut doter la France d'une industrie nouvelle et importante qui put la soustraire au monopole étranger. Il y employa toute son influence et des sommes

immenses ; mais il voulait atteindre son but et il a réussi.

Commencée en 1806, la fabrication du sucre comptait 340 établissements en 1858, lesquels ont fabriqué en cinq mois près de 220 millions de livres de sucre.

En 1812, le prix de revient du sucre de betteraves était d'un écu la livre. Mais l'industrie était alors dans son enfance. Les améliorations des procédés de fabrication n'ont pas cessé depuis cette époque, et, aujourd'hui le sucre ne revient qu'à 5 ou 6 sous la livre.

Sous l'impulsion de cette industrie l'extension de la culture des racines prendra en Canada de plus grandes proportions, et exercera une immense influence sur toute l'ensemble de l'économie rurale. Elle équilibrera les récoltes, obviendra aux intempéries, et assurera les résultats généraux de la culture. Au point de vue social, elle donnera de la sécurité au travail et la suffisance du salaire qui seuls peuvent rattacher l'ouvrier au sol natal.

Que nos gouvernements étudient bien cette question importante ; qu'ils n'y aillent pas par quatre chemins, qu'ils favorisent la création de ces industries, qu'ils les protègent, qu'ils les exonèrent au besoin de certains impôts et le pays se transformera comme par enchantement. L'exemple des pays étrangers est là pour nous en fournir une preuve convaincante.

Le vénérable doyen de l'agriculture, M. Darblay, l'aîné, disait de l'industrie : " Elle n non-seulement l'effort d'améliorer et d'accroître la production du sol, mais elle est encore pour les ouvriers ruraux une bonne fortune. Elle leur donne une idée de l'influence de la science et de l'excellence des machines ; elle relève à la fois leur intelligence et leur dignité "

Avec le sol et le climat que nous possédons, nul ne peut prévoir à quel degré de prospérité arriverait notre agriculture nationale si l'on comprenait enfin toute l'influence de l'industrie sur les améliorations agricoles.

Ce que nous disons pour les sucreries de betteraves s'applique en grande partie à toutes les autres industries agricoles. Nous demandons à l'étranger la plupart de nos produits manufacturés, et nous faisons même fabriquer par nos voisins des produits dont nous leur fournissons les matières et qu'il nous serait si avantageux de fabriquer nous-mêmes.

Nous aurions besoin pour cela d'hommes entreprenants, et ils nous font défaut. Espérons que les esprits sérieux s'occuperont de cette importante question et que l'établissement des industries agricoles qui n'est encore qu'à l'état de projet deviendra bientôt une réalité pour le plus grand avantage de notre bien-aimée patrie.

Prix des marchés

D'ici à l'ouverture de la navigation, nous cesserons de publier le *price des marchés*. Ces prix variant actuellement suivant le plus ou le moins de vendeurs sur nos marchés, les cultivateurs ne pourraient réellement pas y compter pour la vente de leurs produits.

— Nous attirons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'avis concernant notre littérature, et publié sur la première page du No. 7 de la *Gazette des Campagnes*.

Le passage

Suite et fin

10 *Effet des parasites*.—Quant aux animaux parasites qui vivent à la surface du corps de l'animal, nous ne les trouvons guère que sur des animaux négligés sous le rapport des soins